

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Tout le monde s'occupe un peu de ce temps-ci de la question de l'instruction publique. C'est un bon signe de la vitalité canadienne, car rien ne saurait intéresser davantage un jeune pays, ouvert à toutes les possibilités, capable de tous les progrès, que l'éducation de ses enfants et la formation de ses hommes de demain.

Les uns, parmi nos journalistes et nos hommes publics, avides d'un perfectionnement qui côtoierait l'idéal et nous procurerait des résultats qu'on est encore à souhaiter dans les pays les mieux réglés, s'en prennent à notre système qui ne souffre pourtant que de notre pénurie. Les autres, aisément satisfaits, permettent à peine qu'on trouve matière à critique dans certaines méthodes surannées et dans des lacunes rendues manifestes par la transformation des nécessités de la vie moderne.

Les collèges classiques ou maisons d'enseignement secondaire, semblent l'objet préféré des attaques périodiques de nos réformateurs, et on peut-être certain, qu'à l'ouverture des classes, chaque automne que le bon Dieu amène, il se trouve toujours un groupe très limité d'ailleurs, et toujours le même, de critiques acerbes qui passent d'autorité condamnation sur nos maisons d'éducation. Leurs professeurs, de jeunes lévites sans expérience n'ont aucune compétence dans l'enseignement ; n'ayant rien appris, ils ne peuvent rien enseigner et leurs élèves sont tout ce qu'il y a de plus comme eux !

Et dire que les choses marchent ainsi depuis le commencement du 18^{ième} siècle et que nous n'avons pas encore manqué d'hommes dans le clergé, dans la politique et dans les professions, qui aient eu à perdre dans la comparaison avec leurs concitoyens de formation plus conforme au caractère et au tempérament saxon.

Est-on bien sûr que nos collégés dits classiques et qui ne sont pas, — que Dieu et ses saints en soient loués et remerciés ! — modelés sur le moule laïque du lycée français — est-on bien sûr que ces institutions dirigées par des prêtres il est vrai, mais des prêtres instruits, vertueux et amis du pays, ne sont pas dans le mouvement et restent réfractaires à la diffusion d'un enseignement plus en rapport avec les difficultés du moment et devenu indispensable aux luttes de la vie actuelle ? Une enquête sérieuse ne le démontrera pas et, règle générale, l'élève, s'il a été studieux et n'est pas un complet imbécile, qui sortira des mains des Bons Messieurs, vaudra bien l'élève du professeur "privé" qui aura pu vernisser davantage son sujet et lui apprendre mieux les trucs de l'examen, mais n'aura pas formé un homme d'étude par la méthode suivie et l'ordonnance imposée à la direction des sept ou premières années de sa jeunesse.

En quatre années, "l'élève privé" se sera assimilé, autant et même plus de matières d'examen qu'un élève de philosophie ; on lui aura peut-être procuré certaines connaissances dans les lettres et les sciences qui n'auraient pas encore pénétré dans les musées ou les cabinets de chimie de nos collèges et dont de jeunes prêtres n'auraient pu encore se rendre les maîtres, mais où est le retard dans la vie d'un jeune homme de 17 ou 18 ans ? Et, franchement, est-il jamais entré dans l'esprit d'un éducateur de faire, en 6 ou 7 ans, un savant, un grand clerc du jeune fils de paysan, de cet ouvrier modeste, souvent illettré tout à fait, qu'on est venu lui confier ? Non, jamais.

Le cours d'études n'a jamais été institué pour faire un savant, mais pour ouvrir l'esprit à toutes les choses de l'intelligence, pour lui indiquer les sources où il devra puiser, pour lui faire découvrir les aptitudes spéciales dont il peut être doué en vue du choix d'une carrière.

Est-il besoin de connaître tous les écrits de M. Emile Faguet pour apprendre tout cela, avec des rudiments de littérature qui ne peuvent servir que de marchepied au portique du temple des Muses ? Et les maîtres qui ont précédé Faguet ne peuvent-ils rien pour aider dans sa tâche le jeune professeur de belles-lettres ?

Comme il faut être à bout d'arguments pour citer de pareilles minuties contre l'ensemble de nos études de collège !

Qu'on nous dise donc en quoi ces institutions manquent au but de leur existence. Comment, simples incubateurs de bacheliers, elles ne répondent pas à la demande d'hommes que le

pays ne cesse de leur présenter pour remplir les hauts postes de notre société ? En quoi nos jeunes Franco-Canadiens qui CONTINUENT leurs études, — je vous prie d'insister là-dessus — sont-ils inférieurs aux jeunes Anglais qui sortent des "High schools" ou des classes préparatoires aux professions libérales de l'Université McGill ?

Ces collégés sont-ils destinés à l'enseignement du commerce ou des connaissances industrielles ? L'opinion publique, un certain temps, a semblé l'exiger ; depuis on a mieux compris le rôle des collégés dits classiques et quoique le cours d'études ait eu des tendances à se moderniser et qu'on l'ait fait bifurquer après la quatrième année, dans quelques établissements, ils sont en général restés en charge de la préparation de la jeunesse à l'étude des professions. Et c'est tant mieux, du moment que nous trouvons dans des établissements spéciaux, suffisants en nombre et en personnel, les cours d'études indispensables aux carrières commerciales, mécaniques et industrielles.

La tendance contemporaine est, en face de l'immensité des connaissances nouvelles à acquérir, de tout spécialiser, même dans l'exercice des professions légales et médicales. Il en sera de même, si ce n'est déjà fait, pour la direction des études appliquées à la jeunesse. Le collège d'enseignement secondaire se limitera à faire des hommes de profession, mais des hommes au collège même, oui, dès le collège et qui ne seront hommes qu'en se soumettant aux conditions de travail, de belle tenue et de civisme qu'on exige de gens appelés à diriger un pays.

Dans un autre monde, plus vaste encore, plus actif, plus remuant, on devra recruter en des maisons spéciales les sujets nécessaires à la prospérité générale et au maintien de notre pays dans le "struggle for life" qu'il est tenu de soutenir contre ses puissants rivaux.

Séparés ainsi dans la fin, dans les résultats bien distincts qu'ils poursuivent, nos établissements d'éducation secondaire, qu'ils président à des études classiques ou à des études commerciales, ne devraient pas être soumis au même genre de critique. Au contraire, on devrait, avant de travailler à diminuer leur importance et de chercher à ruiner leur efficacité, les juger par les résultats généraux qu'ils obtiennent chacun dans la branche d'enseignement qu'ils poursuivent.

Mais on a écrit des volumes sur tout cela. Des éducateurs autorisés, dépourvus de tout parti pris, ont exprimé leur sentiment avec force raisonnements irréfutables. La question en est-elle plus avancée ? Non, il reste encore, autant qu'il y a 10 ans, 20 ans, 30 ans, des esprits préjugés, qui se mettent dans la tête certaines idées que rien au monde ne pourra déloger. Que faire pour les convaincre de leur méprise, de l'injustice de leurs emportements ? Rien ou à peu près, à moins que ce ne soit de les forcer de faire enquête et d'étayer leurs éternelles lamentations sur des faits précis, admis ou rejetés, parties ouies.

Se rendront-ils à cette mise en demeure ? Il est plus facile d'alléguer gratuitement ce que d'ailleurs les collégés peuvent nier tout aussi gratuitement.

E. Bantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Après le chapitre des poteaux, il faut en venir aux belles toiles, non à l'huile, ce qui est fragile, mais à l'acier, surplombant Montréal, accrochées un peu partout sous formes de fils pour trolleys, téléphones et télégraphes.

Marconi est-il venu chez nous ? On serait porté à le croire, et c'est sûrement en voyant notre débauche de fils qu'on a dû songer à la suppression de tous fils aériens et à l'implantation du télégraphe sans fils. A quelque chose malheur est bon : Montréal une fois de plus s'en serait aperçu.

Le raisonnement ci-dessus part du commun des mortels, qui croit en son âme candide que nos toiles métalliques, chargées d'électricité ou non, menaces permanentes contre la vie des

citoyens et contre la sécurité de leurs résidences sont choses exécrables, en soi, qu'il faut haïr tout à l'égal de notre forêt de poteaux. C'est une erreur : les poteaux sont choses sacrées aux Montréalais, tout comme la vache aux Hindous et autrefois l'oignon et le chat aux vieux Egyptiens.

Ainsi en est-il de nos toiles métalliques ; par habitude, sinon par naissance et seconde nature, il nous les faut, car, autrement, on perdrait toute idée de ce que fut Montréal. Conçoit-on Québec sans son vieux promontoire, sa citadelle et sa légende du Chien d'Or ? Mettez-vous en tête, si vous le pouvez, un Montréal sans poteaux et sans tissus de fils métalliques !

Au point de vue historique, il faut donc conserver les uns et les autres. Et d'ailleurs à quoi serviraient les poteaux sans fils et les fils sans poteaux ? Ce serait le cas d'une belle toilette sans épaules à orner.

De plus, et par ce temps où toutes les têtes se tournent vers les beautés utilitaires des enseignements techniques, il n'est pas de leçon de choses aussi utile à notre jeunesse que l'installation, dans tous les sens et à toutes les hauteurs, de ces toiles de fer ou d'acier ? Comment se tiennent-elles ainsi suspendues sur nos têtes sans attaches visibles en de certains endroits. Tiennent-elles comme des comètes à des rivets célestes et mystérieux ? Grosse question que l'élève fera bien de ne pas traiter à la légère.

Les lois de la pesanteur, comme celle de l'isolement des courants électriques, des pôles négatifs et positifs, et, généralement tout ce qui reçoit une application en physique, en mécanique, et, qui sait ? en chimie, peut être fort utilement étudié sur place, à la simple contemplation des fils dont l'âme toute puissante transporte la parole, l'écriture et les omnibus — c. à. d. boîte à tout mettre — de la Compagnie des P'tits chars.

Qu'est-il besoin de tant d'écoles de sciences appliquées et de maisons d'entraînement technique ? Pourquoi les Smith, les Stephens et les Macdonald, appelés Magnifiques, ont-ils dépensé des millions pour notre McGill sous prétexte de mettre notre jeunesse au fait des applications "up to date" de l'électricité ? Est-il possible de trouver mieux fichés en terre les poteaux, et rivés mieux à ces poteaux, les fils transmetteurs des forces magnétiques et aussi, en trop de cas, de la mort elle-même ? — d'où la géniale invention américaine de l'électrocution.

Et, enfin, suprême motif pour lequel on ne doit pas toucher aux toiles — pleines de science, — de l'atmosphère montréalaise, c'est que, comme les poteaux, leurs supports, leurs tuteurs, leurs grands souteneurs enfin ! elles sont une des attractions les plus originales de la cité. L'antiquité avait bien — tel Colisée — d'immenses amphithéâtres recouverts de toiles de lin ou de laines précieuses pour protéger les citadins et les citadines contre l'eau et le soleil, mais nul ne s'était jamais mis en tête de recouvrir des rues entières de toute une ville de filets métalliques dont les mailles se resserrent de plus en plus jusqu'à faire, en certains endroits, comme à l'encoignure de McGill et Saint-Jacques, l'obscurité presque complète au-dessus des habitants de Montréal.

A ce titre seul, les fils aciérés seront respectés et je comprends très bien l'idée souverainement lumineuse des citoyens de Montréal qui ne veulent pas avoir, comme à Toronto, d'exposition permanente pour le commerce, l'industrie et l'agriculture : l'exposition serait l'ennemi des filets ou au moins leur rival remuant et dangereux et il faut éviter toute menace de danger imminent ou éloigné pour les poteaux comme pour les fils qu'ils supportent.

Donc, au triple point de vue de l'histoire, de la science appliquée et de la publicité en faveur de notre bonne ville, il faut tenir pour sacrés nos poteaux et nos toiles métalliques ; ils font partie de la collection sainte du fourniment municipal auquel on ne touche pas impunément. "Nemo impuniter me lacessit."

Sur ce beau latin et avec l'assurance que mes chers fils et poteaux restent forts contre toute agression du dehors et du dedans, je déclare la guerre, et la guerre sainte, à tout innovateur qui voudra canaliser Montréal pour y enfoncer ses toiles aériennes, ce qui, de soi entraînerait la ruine de notre sylviculture de poteaux.

JEAN LANTIQUE.